EXPOSITION 7 JANVIER AU 15 FEVRIER 2014

DANSE VARIATIONS IMAGES

TRISTAN JEANNE-VALÈS | TINA MERANDON | GABRIELA MORAWETZ | FREDERIC NAUCZYCIEL | LAURENT PHILIPPE |

VERNNISSAGE MARDI 7 JANVIER A 19H

MARDI 14 JANVIER A 19H30
PERFORMANCE **"ME AGAINST THE WORLD (FLOOR PERFORMANCE)"**
DE **FREDERIC NAUCZYCIEL**
SOLO PORTRAIT POUR HONEYSHA KHAN (PARIS) ACCOMPAGNE AU MICRO PAR DIVA IVY (PARIS)
[AVEC LE SOUTIEN DU CENTRE NATIONAL DES ARTS PLASTIQUES, ALLOCATION DE RECHERCHE 2013]

La danse contemporaine est le champ de mutations importantes.
De nombreux chorégraphes assument une pratique plastique qu'ils réinvestissent dans leurs prestations dansées. Inversement des plasticiens s'inspirent de la danse pour leur création images ou installations.

Face aux scènes les plus actuelles **Laurent Philippe** sait dans le flux du mouvement magnifier l'éphémère et le structurer en événement doublement chorégraphié.

Tristan Jeanne-Valès dans les mêmes conditions exalte les rencontres de corps qui exultent et dont les duos et pas de deux jouent l'affrontement sensuel et les étreintes performées.

Tina Merandon transpose dans la ville de mini battle de danseurs et de boxeurs qui surjouent l'opposition quand leur énergie dansée est surtout un échappatoire (*Escape)* à l'ennui urbain.

Frédéric Nauczyciel scénographie les poses des Voguers de la communauté gay et transsexuelle de Baltimore dont il documente l'entre-deux des gestes manifestes.

Gabriela Morawetz sculpte en bas-reliefs photographiques les fluctuations dansées en studio qu'elle restitue en oscillations atmosphériques.

Toutes sortes d'innovations en danses trouvent dans leurs variations images une exaltation de leurs figures du vivant.

CHRISTIAN GATTINONI – COMMISSAIRE DE L'EXPOSITION

Entrée libre du mardi au samedi de 13h à 18h30 et les soirs de représentation

INFORMATIONS : 01 45 13 19 16 / SERVICE DE PRESSE : BODO 01 44 54 02 00 /WWW. POURBODO@CLUB-INTERNET.FR

MAISON DES ARTS / CRETEIL - PLACE SALVADOR ALLENDE - 94300 CRETEIL – METRO CRETEIL PREFECTURE – **WWW.MACCRETEIL.COM**

mac
CRETEIL MAISON DES ARTS

TRISTAN JEANNE-VALÈS http://tristan.j.vales.free.fr

Danser l'étreinte

Pendant plus de deux décennies, Tristan Jeanne-Valès a fait pour l'agence de presse Enguerand de nombreux portraits d'auteurs, de metteurs en scène ou de musiciens et photographié quantité de spectacles de théâtre. Ce travail l'amène au début des années 80 à rencontrer un monde qu'il ne connaît pas encore, celui de la danse.

Parmi les premières prises de vues, celles d'une création du chorégraphe japonais Ushio Amagatsu et de sa compagnie d'hommes Sankai Juku, alors peu connus en France. Un monde s'entrouvre, le photographe s'y engouffre et s'y focalise, entamant les nombreux déplacements qui lui ont permis depuis de garder trace d'une large part de ce que la création en danse contemporaine donnait alors à voir ici ou là. Cette exploration passe par les mondes de Jean-Claude Gallotta, Régine Chopinot, Dominique Bagouet, Pina Bausch, Trisha Brown, puis par ceux de Josef Nadj, Catherine Divèrres, Mathilde Monnier, et de tant d'autres, parmi ceux qui ont amené un souffle nouveau dans le paysage de la danse.

Tristan Jeanne-Valès suit leur travail, d'année en année, au milieu d'autres photographes dans le cadre de séances ouvertes à la presse, ou plus étroitement lorsque se tissent de vrais liens d'amitié. S'inventent alors de véritables collaborations, qui permettent de photographier différentes étapes du processus créatif, des répétitions au spectacle, qui permettent aussi parfois de monter sur le plateau, de ne plus seulement prendre des images, mais de les créer à plusieurs, avec les danseurs et les chorégraphes qui voient dans cette connivence, dans ce regard fidèle porté sur leur travail, l'occasion de voir perdurer un peu de ce qui bientôt ne sera plus. Ainsi Jean-Claude Gallotta qui, revenant sur sa complicité avec Tristan Jeanne-Valès, écrit : « la danse doit quelque chose d'essentiel à la photographie, elle lui doit de durer, elle lui doit un peu de sa postérité. Le geste capté, le mouvement saisi, sont ce par quoi, et souvent seulement par quoi, les générations suivantes peuvent approcher le travail des chorégraphes. »

Photographier la danse, c'est photographier des corps, s'en emparer en voyeur autorisé. Sur la masse de photographies accumulées, Tristan Jeanne-Valès a choisi de porter un regard rétrospectif, et d'en tirer ces étreintes, moments particuliers, sexualisés souvent, où les corps se touchent, avec sensualité ou brutalité, abandon, plaisir ou souffrance. Cette sélection offre un panorama de la création chorégraphique contemporaine, en même temps qu'elle raconte une histoire personnelle, l'histoire d'un trouble intense et décisif, retrouvé chaque fois qu'a pu se porter l'objectif sur la rencontre des corps dansants, captés toujours avec passion.

Le peintre Degas disait des muses qu'elles ne se parlent jamais, mais dansent quelques fois ensemble, exprimant par la, l'idée que la pénétration d'un art dans un autre n'a jamais lieu, ce qui n'empêche pas ces mêmes arts de se côtoyer, de se toucher presque. Le travail de Tristan Jeanne-Valès exposé ici est né de telles rencontres, celle de l'art photographique et de l'art chorégraphique. Ce travail est celui d'une étreinte.

Yoann Thommerel, IMEC novembre 2008

Outre des parutions dans la presse et dans de nombreux ouvrages sur la danse contemporaine, Tristan Jeanne-Valès a publié: "Danse l'étreinte". 60 photographies 1979-2010, textes de Christian Gattinoni, Area éditeur 2011.



Catherine Diverres – *Echo* – 2003

TINA MERANDON http://www.tinamerandon.com

ESCAPE

Tina Merandon vit à Paris.
Elle mène depuis plusieurs années une recherche personnelle où les corps occupent une place prépondérante qu'ils soient rêvés, acrobatiques, formatés ou improvisés. Son travail tourne autour de la question des rapports de pouvoir au niveau politique, social ou intime. Lauréate du prix neune création 2003 pour sa série « Syndromes » ses travaux sont régulièrement exposés et présents dans plusieurs collections institutionnelles et particulères. Sa collaboration avec le quotidien le Monde pour des portraits de personnalités politiques et plusieurs résidences ont donné naissance à des livres « Escape » et « Vertigo », Diaphane éditions.

Tina Merandon transfigure chacune des postures, en décalant les modèles d'un identifiant reconnaissable. Leurs gestes sont de ceux qu'on invente, ou que l'on répète pour parvenir à une perfection. L'entre-deux devient indiscernable (est-ce appris ou conquis d'un coup sur la gravitation?), puisque même les couleurs, les matières, les peaux, semblent absorber des corps qui s'y refusent. C'est une communication muette, en langue des signes, où chacun essaie de faire de l'autre un alter ego, un double, un gémeau stellaire. À chaque fois, une redistribution étoilée des lieux, des positions, de la physique, une lévitation de ce que l'on impose en tant qu'ordre immuable des choses. Ces photographies sont les séquences d'un même film, dont la communauté de destin des êtres serait le sujet. Les tons ocre, terreux, ou au contraire pastels, immaculés, renforcent cette impression de doublure fantastique du réel, de sombre merveilleux. La distance juste, question principale de la photographie, devient la voltige de l'épreuve de vérité des modèles. (…) C'est son exploration des zones frontières du sensible, inconnues, entre le masculin et le féminin, sentimentales entre le privé et le publique, le virginal et l'impur. La photographie aura, très rarement, réussi à montrer ainsi, l'indistinction native entre la culture (la discipline) et l'organique (le chaos), le neutre et l'expressivité, le banal et l'extraordinaire. C'est autour de ce suspens, que se cristallise son univers géométrique, en passant à travers les gestes de l'art. La gymnastique, les arts martiaux, la crudité de la chair, l'obsolescence de la parole, le glamour effronté, concourent à un jeu de rôles. Les cadres resserrent en plans larges les identités qui jouent avec elles-mêmes. On bascule ainsi sur l'autre versant de cette série, qui glisse vers l'image de soi. La manière de se voir dans ce que l'on projette, et qui nous revient, comme un désir, une brûlure, une caresse interrompue, un trouble des apparences. L'identité devient un vertige (comment un désir passe par le désir de l'autre), la question d'un regard qui nous échappe par tous les bords.
Qui est vu ne voit pas, -et qui se sait ne pas voir, montre de lui ce qu'il n'a jamais vu. C'est tout le mystère de cette série rattachée à un «théâtre des corps». Si Tina Merandon magnifie ses modèles, c'est en leur donnant les attitudes tantôt languides, tantôt roides des épopées modernes. On pourrait comparer ses plans larges aux tableaux de genre de la peinture classique, il s'y trouve le même héroïsme diffus ou concentré dans un acte de dépassement. Ces photographies réintroduisent de l'aura, dans un art dont on croyait qu'il était le premier à l'avoir bannie. La reproduction numérique devait chasser l'instant unique, la performance du vivant, la magie de la première fois, l'éphémère passage d'un geste. Mais toutes ces photographies nous envoient des messages alternatifs, d'un commun qui nous serait à tous disponible, un partage de l'espace, dont les tâches ne seraient plus mesurables. C'est l'invention d'une autre richesse, non pas quantifiable, mais qui n'aurait d'autre but que l'accès à soi-même. Le travail de l'art photographique, comme un temps retrouvé, une terre promise à l'échange, une voie vers ces «corps évadés», rendus à eux-mêmes indéfiniment.

Yan Ciret



GABRIELA MORAWETZ http://g.morawetz.free.fr

Née en Pologne, Gabriela Morawetz est diplômée de l'académie des Beaux-Arts de Cracovie. Elle a aussi étudié au Centre de gravure contemporaine à Genève, en Suisse. De 1975 à 1983 Gabriela Morawetz réside à Caracas, au Venezuela. Depuis 1983, elle vit et travaille à Paris.

Mémoire miroir

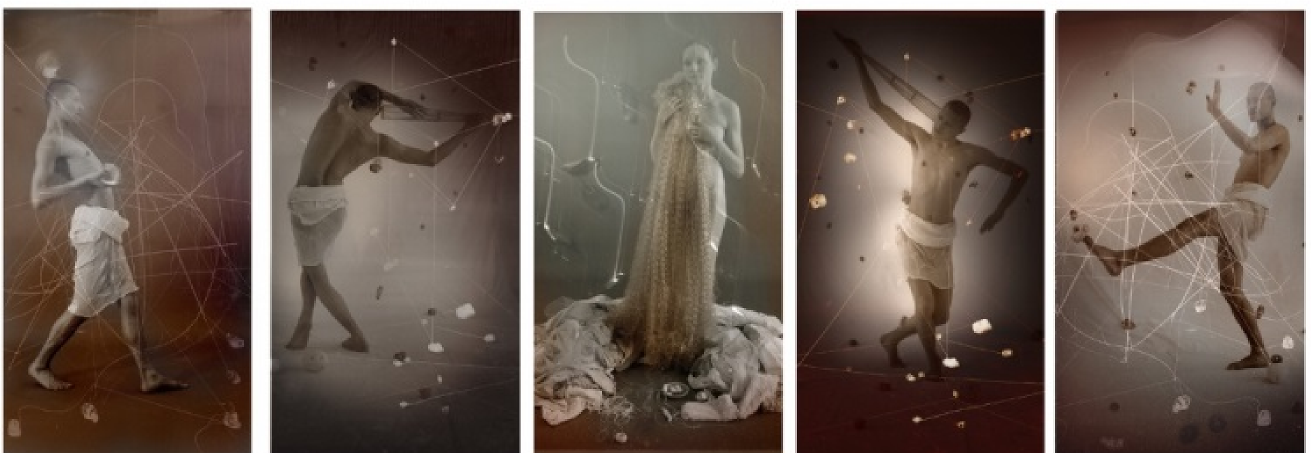
(...) Comme une illusionniste, elle envoûte et donne à voir l'invisible, elle invente des dispositifs pour donner corps à ses visions. Comme un chaman, elle convoque éléments, plantes, animaux, esprits et utilise la photographie comme un médium, un intermédiaire.
Formes indéfinissables, tissages de matière et de lumière, présences et géographies imaginaires ; réminiscences de rêves et de cauchemars que, l'image d'après, se libèrent dans un vol d'oiseaux noirs.
De méduses en nébuleuses, on passe d'une image à l'autre, on revient, on se laisse aller à ce flux d'énergie cosmique, où tout devient autre. Les images glissent comme le temps.

Gabriela Morawetz parle de circularité du temps, de continuité des choses en devenir, de connexions entre la réalité tangible et le subconscient, de passages permanents entre deux états, de l'état de sommeil à celui de transe, de l'état solide au fluide. Ses montages ressemblent à des films, où s'alternent images-perception et images mentales. Pas étonnant qu'en parlant de son travail elle fasse référence à la pensée de Gilles Deleuze.

Pour Bogdan Konopka, le premier à m'avoir montré ses images : « L'oeuvre photographique de Gabriela Morawetz ne reflète pas le réel ; elle tente cependant de le conjurer, de l'apprivoiser et de l'enchanter. Les prises de vue s'apparentent à une séance de spiritisme entre l'artiste et son modèle. C'est une tentative pour transmettre visuellement des réponses face à l'impalpable : les énergies et les forces magnétiques » *

Dans l'oeuvre de Gabriela Morawetz il y a une dimension faite de sacré, de surnaturel, de transcendance ; mais aussi une forte dimension onirique et un monde habité de démons et de visions intérieures. Différents langages visuels traduisent cette complexité.
Des lignes, des flèches, des racines émergent souvent de l'ombre, traversent ou délimitent l'espace, pour distancier ou bien pour indiquer le point d'appui de l'image.
Ici, un vortex nous aspire dans un cauchemar où s'agitent les fantômes de femmes inquiètes, où les couteaux dansent. Ailleurs, d'autres histoires affleurent, derrière des clichés anciens où posent des inconnus auxquels on est liés par le regard, par une convergence de regards.

Dans ce royaume des songes, fait de fragmentations, de murmures, de luminescences et d'évanescences, on passe en continu du souvenir au rêve.
Chaque image de Gabriela Morawetz est un éblouissement, une révélation, une image qui vient de loin, tel un flash-back, qui cache une lumière intérieure et sûrement un secret.
Traces récurrentes de pas et de chaussures évoquent présences et passages, elles nous laissent croire de tenir enfin la clé, de pouvoir percer les mystères du récit. Mais ce n'est qu'illusion, et nous restons longtemps encore perdus dans un labyrinthe où l'on tournerait en rond, comme ce carrousel de miroirs sans tain ou une femme tourne, tourne à l'infini. Un refrain obsédant comme les chœurs du Lux Aeterna de Ligeti.
Puis réapparaissent ces fils qui guident et amènent tous les regards jusqu'au spectateur, tels des fils d'Ariane, point de départ peut-être, vers la solution de l'énigme. **Laura Serani**



FREDERIC NAUCZYCIEL www.fredericnauczyciel.fr

Frédéric Nauczyciel est né en 1968 à Paris et travaille à Paris et aux Etats-Unis. Il est diplômé d'un Magistère de Finance et d'un DEUG de Japonais. Sa démarche est nourrie par la photographie américaine et la danse (héritées de sa longue collaboration avec le chorégraphe Andy DeGroat), la peinture, ainsi que le cinéma. Les scènes et portraits construits avec ses sujets sont mis en partage pour produire des images qui dépassent la seule identité, pour dégager une part intime du réel. Ses travaux personnels lui ont valu les commandes de la Ville de Paris, du Centre Pompidou Paris et Metz, du Festival d'Avignon, de la Ville de Pantin, du Théâtre National de Chaillot ; ainsi que des collaborations artistiques avec la circassienne Satchie Noro, la chorégraphe Germana Civera, le Centre Dramatique National d'Orléans (direction Arthur Nauzyciel) ou l'Ecole Régionale d'Art de Besançon.

En 2007, il est lauréat d'une Carte Jeune Génération Culturesfrance (Institut Français) et d'une résidence à l'Institut français de Barcelone pour Demeure Intime, reconstructions de l'intime familial (Stockholm, Paris, Barcelone).
En 2008, il expose au festival d'Avignon trois tirages monumentaux du Public assis dans les gradins de la cour d'Honneur; des photographies plein cadre réalisées avec un temps de pause égal à la durée de la représentation. La carte blanche donne lieu en 2009 à une résidence à l'Ecole Régionale d'Art de Besançon et au Centre de Photographie d'Ile de France pour l'exposition Ceux qui nous regardent. La série est exposée en 2013 aux Rencontres Photographiques d'Arles.
En 2010, à la demande du Centre d'Art et de Photographie de Lectoure, il réalise un ensemble fini de 9 portraits, Le Temps Devant, une série d'images fortement mises en scène et d'inspiration picturale qui évoquent l'utopie rurale, le rapport au temps qui passe et l'anachronisme. Il fait son entrée dans la collection du Fonds National d'Art Contemporain.

« The Fire Flies » projet pour lequel il est lauréat du Programme Hors les Murs – Institut Français pour les Etats-Unis (Baltimore) en 2011, puise dans une géographie de la périphérie, une plasticité du genre et des comportements en milieu urbain. « The Fire Flies, Francesca, Baltimore », installation vidéo pour 4 murs, a été présentée au Mac/Val (Vitry, grand Paris). Il ouvre sa pratique à la vidéo, la performance et la danse : tout ce qui peut rendre compte de l'engagement du corps dans la ville. **"The Fire Flies, Francesca, Baltimore"** entre cette année dans la collection du Fonds National d'Art Contemporain.

A Créteil, il présentera **« The Fire Flies, Baltimore/Paris ».** Ce projet, mené avec des Vogueurs de Baltimore et Paris, performeurs homosexuels et transgenres des ghettos noirs, témoigne d'une poétique de la survie.
« The Fire Flies, Francesca, Baltimore », film (42 minutes), 2013 - « Vogue! Baltimore », photographie, 2011



Vogue! Baltimore # Thunda Revlon (pose), Eubie Blake Centre Baltimore, 2011

LAURENT PHILIPPE http://www.divergence-images.com

Depuis 1987, Laurent Philippe dédie son activité à la danse et travaille avec de nombreuses compagnies, journaux et éditeurs.

Parmi ses principales collaborations avec les compagnies et les chorégraphes on citera :
Le Ballet de l'Opéra de Paris, Les Ballets de Monte-Carlo, Claude Brumachon, Joanne Leighton, Emmanuelle Vo-Dinh, Héla Fattoumi et Eric Lamoureux, Hamid Ben Mahi, Caterina Sagna, L.A. Dance Project, Daniel Dobbels…
De façon occasionnelle avec Blanca Li, Le Tanztheater Wuppertal et de nombreuses compagnies de danse contemporaine.

La presse :
Il a régulièrement des parutions dans Le Monde, Libération, La Croix, le Nouvel Observateur, L'Express, Telerama… Il a collaboraré pendant plus de 20 ans avec le magazine Danser disparu en 2012.

L'édition :
Collaboration importante aux ouvrages suivant:
« La danse contemporaine mode d'emploi » de Philippe Noisette aux Editions Flammarion. 2010
« Panorama de la danse contemporaine » et « Panorama des ballets classiques et néo-classiques », ouvrages écrits par Rosita Boisseau aux Editions Textuel en 2008 et 2010.
Auteur avec Rosita Boisseau et Christian Gattinoni de « Danse et art contemporain ». Nouvelles Editions Scala. 2011
Auteur avec Rosita Boisseau de « Swan ». Nouvelles Editions Scala. 2012
Auteur avec Rosita Boisseau de « Photographier la danse ». Nouvelles Editions Scala. à paraître en novembre 2013



Alwin Nikolais 2011